J'avais toujours imaginé que si, d'aventure, j'écrivais un jour l'histoire de ma vie, la première phrase en serait saisissante : quelque chose de lyrique à la Nabokov, "Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins" ou de radical à la Tolstoï au cas où le lyrisme me ferait

Sam Savage

Firmin

AUTOBIOGRAPHIE
D'UN GRIGNOTEUR DE LIVRES

traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Céline Leroy

défaut, "Les familles heureuses se ressemblent toutes, les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon". Les gens se rappellent ces mots, même quand ils ont tout oublié du livre qui va avec.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Autobiographie d'un grignoteur de livres, *Firmin* raconte l'histoire d'un rongeur érudit qui a vu le jour dans les sous-sols d'une librairie de Scollay Square, vieux quartier en péril du Boston des années 1960. Plein d'appétit pour les mots, épris de nourritures spirituelles autant que terrestres, Firmin ne peut communiquer tous ses coups de cœur ni exprimer ses détresses, et voit avec révolte se déliter sa race comme son quartier, cernés par l'incompréhension des hommes et par les mécanismes du profit. Mais la rencontre avec un romancier marginal le sauve du pessimisme ambiant. Superbe hommage aux valeurs de l'écrit et aux singularités de toutes espèces, l'aventure de Firmin est aussi un fabuleux trait d'union entre littérature, exclusion et résistance.

"Firmin, le rat que Walt Disney aurait inventé s'il avait été Borges. Si lire est ton plaisir et ton destin, ce livre a été écrit pour toi." (Alessandro Baricco.)

SAM SAVAGE

Né en 1941 en Caroline-du-Sud, Sam Savage vit avec sa femme à Madison dans le Wisconsin. Titulaire d'un doctorat de philosophie à Yale University, il a exercé toutes sortes de métiers plus ou moins improbables – professeur (brièvement), mécanicien pour vélos, charpentier, pêcheur commercial ou imprimeur – avant de céder au démon de l'écriture. Paru en 2006 aux Etats-Unis, Firmin *est son premier roman.*

Titre original :
Firmin
Editeur original :
Coffee House Press, Minneapolis, Minnesota
© Sam Savage, 2006
© Editorial Seix Barral, S.A., Barcelone, 2007

© ACTES SUD, 2009
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00792-8

SAM SAVAGE

Firmin

Autobiographie d'un grignoteur de livres

Illustrations de Fernando Krahn

Traduit de l'américain
par Céline Leroy

ACTES SUD

à Nora

Un jour, Tchouang-tseu s'endormit et rêva qu'il était un papillon insouciant voletant çà et là. Ce papillon ignorait qu'il était le rêve de Tchouang-tseu. Puis ce dernier se réveilla, apparemment inchangé, mais, à présent, il ne savait plus s'il était un homme se rêvant papillon ou un papillon se rêvant homme.

Les Enseignements de Tchouang-tseu

Eût-il tenu un journal de sa souffrance, il y eût consigné un seul mot : moi.

PHILIP ROTH,
La Leçon d'anatomie.

I

J'avais toujours imaginé que si, d'aventure, j'écrivais un jour l'histoire de ma vie, la première phrase en serait saisissante : quelque chose de lyrique à la Nabokov, "Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins" ou de radical à la Tolstoï au cas où le lyrisme me ferait défaut, "Les familles heureuses se ressemblent toutes, les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon". Les gens se rappellent ces mots, même quand ils ont tout oublié du livre qui va avec. Mais à mon avis, en matière d'amorce, on n'a jamais surpassé celle du *Bon soldat* de Ford Madox Ford : "Voici l'histoire la plus triste qu'il m'ait été donnée d'entendre." J'ai beau l'avoir lue des dizaines de fois, j'en reste encore comme deux ronds de flan. Ford Madox Ford, lui c'était un Grand.

Tout au long de cette vie de dur labeur dédiée à l'écriture, jamais je n'ai livré combat aussi viril – oui, viril c'est le mot ! – que pour donner une forme à ces premières phrases. J'ai toujours pensé que, passé ce cap, le reste viendrait tout seul. Je me représentais cette première phrase comme une sorte d'utérus sémantique fourmillant d'embryons de pages vierges, de bourgeons, fruits du génie, mourant d'envie d'éclore. L'intégralité de l'histoire exsuderait, pour ainsi dire, de cette matrice. Quelle erreur ! C'est tout le contraire qui

arriva. Et pourtant, j'en avais écrit plusieurs de toute beauté… Savourez ceci, par exemple : "Lorsque le téléphone sonna à trois heures du matin, Morris Monk sut avant même de décrocher qu'il s'agissait d'une femme et Morris Monk savait autre chose : les emmerdes n'allaient pas tarder à pleuvoir." Ou encore : "Juste avant d'être réduit en charpie par les soldats sadiques de Gamel, le colonel Benchley vit défiler devant ses yeux les images du petit cottage blanchi à la chaux du Shropshire et, sur le pas de sa porte, Mme Benchley entourée de leurs enfants." Ou bien aussi : "Paris, Londres, Djibouti, tout lui semblait irréel à présent qu'il se tenait, cette année encore, au milieu des ruines d'un énième repas de Thanksgiving avec sa mère, son père et cet abruti de Charles." Comment demeurer indifférent à de telles amorces ? Elles sont si lourdes de sens, si, j'ose le dire, émouvantes qu'on les sent prêtes à craquer sous le poids des chapitres entiers qu'elles renferment – chapitres inexistants et pourtant déjà si présents, oui, présents !

Hélas ! Bulles de savon, chimères que tout cela. Chacune de ces belles phrases prometteuses s'apparentait à une boîte joliment emballée entre les mains d'un enfant impatient, une boîte pleine de graviers et de déchets mais qui émet un son terriblement excitant quand on la secoue. Pauvre petit, il croit que ce sont des bonbons ! Et, moi, je croyais faire de la littérature. Puis j'ai compris que ces phrases – et bien d'autres encore – n'étaient pas le tremplin vers un chef-d'œuvre en germe mais les barrières infranchissables qui me coupaient de lui. Voyez-vous : elles étaient trop parfaites. Je n'étais pas à la hauteur. Certains écrivains n'égalent jamais leur premier roman. Moi, je n'ai jamais pu égaler ma première phrase. Et regardez

où j'en suis, relisez le début de ce récit, ma dernière œuvre, mon ultime opus : "J'ai toujours imaginé que si d'aventure." Bon Dieu ! "Si d'aventure" ! Vous voyez le problème. Nul. Poubelle.

Voici l'histoire la plus triste qu'il m'ait été donnée d'entendre. Elle commence Dieu seul sait où, comme toutes les histoires vraies. Retrouver son point de départ c'est essayer de découvrir la source d'un fleuve. On remonte le courant pendant des mois sous un soleil de plomb entre deux hautes parois d'une végétation luxuriante, des cartes en état de décomposition avancée dépliées sur les genoux. Les faux espoirs, les essaims pervers d'insectes suceurs de sang ainsi qu'une mémoire défaillante vous rendent à moitié fou, et sur quoi tombez-vous au bout du chemin – quel est l'Ultima Thulé de cette quête ridicule ? Un bourbier au fin fond de la jungle, ou, dans le cas d'une narration, un mot ou un geste totalement insignifiant. Ce qui n'empêche pas le cartographe de planter son compas plus ou moins au hasard entre ce bourbier et la mer avant de décréter : ici naît l'Amazone.

Moi-même, cartographe de l'âme, je n'agis pas autrement lorsque je cherche par où commencer le récit de ma vie. Je ferme les yeux, je pointe. Je les ouvre et mon compas vient d'empaler un souvenir fugace du 13 avril 1961, 15 h 17. Je plisse les yeux pour y voir un peu plus clair. Dis-moi, moment cloué, fugace instant, où est le type au menton fuyant ? Ah ça y est, je suis là – ou plutôt, *j'étais* donc là – en train de jeter un coup d'œil prudent par-dessus le bord d'un balcon, le bout du nez dépassant à peine. Ce belvédère offrait un repaire idéal pour un voyeur de mon espèce. Il me

permettait d'embrasser du regard toute la boutique sans être repéré. Ce jour-là, le magasin était bondé, inhabituel pour un jour de semaine, et le murmure des conversations flottait agréablement jusqu'à moi. Il faisait un temps magnifique en cet après-midi de printemps et certaines de ces personnes étaient sans doute sorties se promener, la tête ailleurs, lorsqu'un grand panneau peint à la main dans la vitrine les avait distraites de leur rêverie : - 30 % POUR TOUT ACHAT AU-DESSUS DE 20 $. Mais je n'en étais pas sûr. Je veux dire que je ne pouvais pas vraiment savoir ce qui les avait incitées à entrer puisque je ne connaissais rien à la valeur de l'argent. En fait, le balcon, le magasin, les clients, et même le printemps nécessiteraient des explications ou quelques digressions mais elles saccageraient le rythme de mon récit que je voudrais coulant d'une traite. J'ai apparemment été trop loin. Dans mon enthousiasme pour tout mettre ne marche, j'ai raté le point de départ. On ne saura peut-être jamais où commence une histoire, mais on peut parfois savoir où elle ne *peut pas* commencer : là où le fleuve est le plus large.

Je ferme les yeux et pointe de nouveau. Je déploie l'instant virevoltant et cloue ses ailes au bureau : 1 h 42 du matin, le 9 novembre 1960. Un froid humide imprégnait Scollay Square, une petite place de Boston, et la pauvre Flo – que je connaîtrais brièvement sous le nom de Maman –, ignorante qu'elle était, avait trouvé refuge dans le sous-sol d'une boutique de Cornhill. Poussée par la terreur, elle s'était débrouillée pour se glisser jusqu'au fond d'une fente minuscule entre un gros cylindre de métal et le mur de béton de la cave. Elle s'y terra, frissonnant de peur et de froid. Elle entendait les cris et les rires fusant depuis la rue. Ils avaient bien failli l'avoir, cette fois – cinq hommes

en costume marin, tapant du pied, donnant des coups et hurlant comme des damnés. Elle avançait en zigzaguant – vas-y, berne-les, pourvu qu'ils se rentrent dedans ! – lorsqu'une reluisante chaussure noire l'atteignit aux côtes et l'envoya valser à l'autre bout du trottoir.

Comment s'en est-elle sortie ?

Comme on s'en sort toujours. Par miracle : l'obscurité, la pluie, une fissure dans une porte, le poursuivant qui trébuche. *Course poursuite dans les plus vieilles villes d'Amérique*. Dans la panique de la fuite, elle était parvenue à contourner la chose ronde en métal. Seule une lueur tremblante lui parvenait du sous-sol éclairé. Elle resta là un long moment sans bouger. Elle ferma les yeux pour tenter d'oublier la douleur et se concentra plutôt sur la chaleur délicieuse de la cave qui la submergeait lentement tel un flux de marée. Cette chaleur venait du cylindre dont le revêtement en émail était si doux que Flo se colla contre lui. Elle s'endormit peut-être. Non, j'en suis sûr, elle dormit et se réveilla ragaillardie.

Puis, elle dut sortir de son trou d'un pas hésitant pour s'aventurer dans le sous-sol. Suspendu à deux fils électriques, un néon au léger bourdonnement jetait une lumière vacillante et bleutée sur son nouvel habitat. *Son* habitat ? Ne me faites pas rire ! *Mon* habitat, vous voulez dire. En effet, où qu'elle posât le regard, les livres l'encerclaient. Ils tapissaient tous les murs du sol au plafond. Par ailleurs, une cloison de la hauteur d'un comptoir se dressait au milieu de la pièce, couverte des deux côtés d'étagères en bois brut pleines à craquer de livres sur lesquels on avait disposé à plat certains gros volumes. Des monticules en formes de ziggourats poussaient par terre, tandis que des piles précaires et autres tours penchées s'élevaient

au sommet de la cloison. Ce lieu accueillant qui sentait le renfermé et où Flo avait trouvé un abri était un mausolée de livres, un musée de trésors oubliés, un cimetière d'ouvrages jamais ouverts et illisibles. D'autres tomes reliés de cuir, craquelés et attaqués par la moisissure, côtoyaient des livres bon marché quasi neufs dont les pages jaunissantes et les bords cassants avaient viré au marron. Les westerns de Zane Gray se comptaient par sacoches entières, les livres de sermons lugubres par tombeaux, il y avait aussi de vieilles encyclopédies, des Mémoires de la Grande Guerre, des libelles contre le New Deal, des manuels à l'usage de la femme moderne. Mais, bien sûr, Flo ignorait que ces objets étaient des livres. *Aventures sur la planète Terre.* J'aime bien l'imaginer en train de scruter cet étrange paysage – son aimable visage ratatiné, son corps épais, non, girond, les yeux brillants, aux aguets, et cette façon charmante qu'elle a de froncer le museau. Parfois, juste pour m'amuser, je l'affuble d'un petit fichu bleu attaché par un nœud sous le menton. *Adorable*, il n'y a pas d'autre mot. Ah, Maman !

Les hauts murs étaient percés de deux lucarnes. La suie qui noircissait les vitres empêchait de bien voir à travers, mais Flo devina que le jour n'était pas encore levé. Elle distinguait aussi le bruit du trafic de plus en plus dense dans la rue et savait d'expérience qu'une nouvelle journée de travail était sur le point de commencer. Le magasin n'allait pas tarder à ouvrir ses portes, peut-être quelques personnes emprunteraient-elles le raide escalier pour descendre au sous-sol. Qui dit gens dit peut-être humains, et donc grands pieds, grandes chaussures. *Paf !* Elle devait faire vite, et – autant le raconter tout de suite – pas seulement parce qu'elle n'était pas folle de l'idée de se faire à

nouveau repérer, frapper ou pire encore par les marins. Non, elle devait surtout faire vite à cause de cette chose énorme qui grandissait en elle. Enfin, pas vraiment une chose (même si, effectivement, Flo portait bien des "choses" ; treize, pour être précis) mais plutôt un processus, le genre d'Evénement que les gens qui ont toujours le mot pour rire qualifient d'Heureux. Dans le cas qui nous occupe, aucun doute, un Heureux Evénement était en passe de se produire. Pourtant, on se demande : heureux pour qui ? Pour elle ? Ou pour moi ? Toute ma vie j'ai été convaincu que tout le monde avait droit au bonheur sauf moi. Enfin, oublions-moi un peu – si seulement ! – et revenons à la cave. L'Heureux Evénement était imminent. Reste à savoir : comment Flo (Maman) allait-elle s'y préparer ?

Patience, je vais vous le dire.

Elle se précipita vers l'étagère la plus proche, près du trou à l'arrière de l'objet cylindrique et jeta son dévolu sur le plus gros livre qu'elle put trouver. Elle l'ouvrit et, tout en maintenant une page avec ses pattes, entreprit de la déchiqueter à coups de dents. Elle attaqua une deuxième page, puis une troisième. Mais je vous sens dubitatif. Comment, vous interrogez-vous, puis-je savoir qu'elle avait choisi le livre *le plus gros* ? Eh bien, comme aime à le dire Jeeves, tout dépend de la psychologie de l'individu. Ici, l'individu est Flo, ma future mère. Je crains d'avoir été un peu gentil en la qualifiant de "gironde". Elle était obèse à faire peur, et la simple tâche quotidienne d'entretenir toute cette graisse la mettait à cran. Elle était à cran et insatiable. Même gavée, poussée par la clameur de millions de cellules affamées, elle accaparait toujours la plus grosse tranche de ce qu'elle dénichait, quitte à n'en grignoter que les

bords. Ce qui gâchait le plaisir des autres, évidemment. Bref, vous pouvez me croire, elle a choisi le plus gros livre.

Parfois, je me plais à penser que les premiers instants de ma lutte pour la vie ont été accompagnés, telle une marche triomphale, par le déchiquetage de *Moby Dick*. Ce qui expliquerait ma nature si aventureuse. A d'autres moments, surtout lorsque je me sens rejeté et monstrueux, je suis persuadé que la faute en incombe à *Don Quichotte*. Ecoutez bien : "Bref, notre gentilhomme se donnait avec un tel acharnement à ses lectures qu'il y passait ses nuits et ses jours, du soir jusqu'au matin et du matin jusqu'au soir. Il dormait si peu et lisait tellement que son cerveau se dessécha et qu'il finit par perdre la raison. Ayant, comme on le voit, complètement perdu l'esprit, il lui vint la plus étrange pensée que jamais fou ait pu concevoir. Il crut bon et nécessaire, tant pour l'éclat de sa propre renommée que pour le service de sa patrie, de se faire chevalier errant." Regardez un peu le chevalier à la Triste Figure : bête, obstiné, clownesque, naïf jusqu'à l'aveuglement, idéaliste jusqu'au ridicule – c'est moi tout craché. Pour être franc, je n'ai jamais été très normal. Sauf que je ne me bats pas contre des moulins à vent. Je fais pire : j'en rêve, j'en brûle d'envie, et j'en arrive même à croire que je me suis déjà battu contre des moulins à vent. Moulins à vent, moulins de la culture ou encore les plus exquis – avouons-le – de ces édifices imprenables, minoteries érotiques, petites fabriques de luxure, usines charnelles de plaisirs interdits, objets de fantasmes pour les fornicateurs frustrés, je parle du corps de mes Mignonnes. Et quelle différence au bout du compte ? On ne peut rien attendre d'un cas désespéré. Mais je ne vais pas m'angoisser

là-dessus maintenant. J'aurais toujours l'occasion d'angoisser plus tard.

Mère avait fait un énorme tas de papier qu'elle s'escrimait à pousser vers son petit trou sombre. Mais ne nous laissons pas distraire par la cacophonie geignarde sortie de ce corps massif car nous risquerions de perdre de vue la question fondamentale : d'où venait tout ce papier ? D'où provenaient ces mots tronqués et ces phrases amputées que Maman avait ainsi brassés pour en faire cette espèce de salmigondis qui, quelques instants plus tard, amortirait ma chute dans ce vaste monde ? Une fois encore, je plisse les yeux pour mieux voir. L'obscurité règne dans ce lieu qu'elle a choisi comme refuge et où elle s'affaire pour creuser une fontaine au milieu du tas de papier. Je ne distingue la scène clairement qu'en me penchant au-dessus du précipice qu'est l'instant où je suis né. Je plane loin au-dessus, mon imagination se transforme en une sorte de longue-vue. Ça y est, je crois que je sais. Oui, je le reconnais maintenant : cette chère Flo a fait des confettis de *Finnegans Wake*. Joyce était un Grand, peut-être même le plus Grand. Je suis né, j'ai dormi et j'ai tété sur la carcasse effeuillée du chef-d'œuvre le moins lu au monde.

Je viens d'une famille nombreuse, et, bientôt, nous étions treize à nous vautrifier dans ses débruits, pour parler comme Le Livre, "jeunes fringoteurs pinsonnets collés en rond et collebottant pour leurs crèmes". (Après toutes ces années, j'en suis encore là, collebottant, couignaçant, pour mes crèmes, mes croûtes, ô rêves !) Nous n'avons pas tardé à nous battre pour les douze mamelles disponibles ; Sweeny, Chucky, Luweena, Feenie, Mutt, Peewee, Shunt, Pudding, Elvis, Elvina, Humphrey, Honeychild et Firmin (c'est moi, le petit

dernier, le treizième à la douzaine). Je me souviens d'eux parfaitement. De vrais monstres. Même aveugles et nus comme des vers (surtout nus), muscles et tendons puissants saillaient sous leur peau, ou tout du moins c'est l'impression que j'en avais à l'époque. Je suis le seul à être né les yeux grands ouverts et protégé par l'ombre modeste d'une fourrure grise. Et puis, j'étais malingre. Et croyez-moi, c'est terrible d'être malingre, quand on est petit.

Cela m'a causé beaucoup de tort, surtout lorsqu'il s'est agi de participer au rituel de la tétée qui, en général, se déroulait comme suit : Maman rentrait à la maison en titubant après une journée passée Dieu seul sait où, de méchante humeur ainsi qu'elle en avait l'habitude. Grognant et geignant comme si elle allait accomplir un acte si héroïque que l'idée même n'en aurait jamais effleuré aucune mère depuis que le monde est monde, elle s'affalait sur sa couche en un grand *chlop*, et s'endormait dans la seconde, la gueule béante, ronflant, totalement indifférente au chaos qui se déchaînait alors autour d'elle. Griffant, mordant, couinant, se bousculant, on se ruait tous les treize à la fois pour attraper une des douze mamelles. *Le Lait et la Folie*. A ce jeu des mamelles musicales, c'était presque toujours moi qui restais en plan. D'ailleurs, je me surnomme parfois Celui Qui Reste en Plan. Depuis, j'ai constaté qu'y penser en ces termes m'aidait beaucoup. Car même lorsqu'il arrivait – rarement – que je sois un des premiers j'étais toujours éjecté par un comparse plus musclé. Quelle famille. C'est un miracle que j'en sois sorti vivant. En fait, je dois ma survie aux restes. Encore aujourd'hui, il me suffit d'y penser pour éprouver à nouveau cette horrible sensation de séparation tandis que le tétin quitte mes lèvres,